

Et n'est-il plus permis, après vingt années, de songer avec stupeur que le même cerveau, capable de concevoir de telles situations, sut les animer au souffle d'une musique tellement grande qu'elle peint sans faillir une humanité supérieure, l'épopée des célestes guerrières, des héros et des divinités gigantesques, et des passions sous l'énormité desquelles nous demeurons écrasés ? Cet orchestre véritablement formidable, où l'amour, la jeunesse, tous les sourires de la terre trouvent tant d'adorables accents, de murmures divins, les désirs et les volontés s'y déchaînent aussi, non seulement exprimés par des sonorités illimitées, sans défaillances, mais caractérisés par une mélodie perpétuelle, dont la ligne ne se rompt jamais, et par des thèmes si robustes que, toute nue, leur vigueur inlassable soulèverait encore des montagnes !!!

M. Rousselière, par le souci d'une diction aussi intelligible qu'intelligente, Mme Chrétien-Vaguet, par les efforts soutenus de sa belle voix, par des accents véritablement pathétiques, ont vaillamment rendu ces redoutables pages.

Quant à l'orchestre il se surpassa, près d'eux, sous la direction magistrale de M. Chevillard ; la noblesse, l'ampleur, la délicatesse, la netteté des dessins et le fondeur des nuances, le charme et la vigueur ; rien ne manqua dimanche à cette vaste entité chantante, moraliste à la façon du chœur antique, enlaçant ainsi qu'une caresse de femme, et tout irrésistible comme une force de la nature !!!

CONCERT SÉCHIARI

Je me promettais, dans ma dernière chronique, de parler longuement aujourd'hui de M. Pierre Séchiari, le parfait violoniste de l'Association des concerts Lamoureux. Depuis longtemps déjà j'ai dit aux lecteurs du *Courrier Musical* l'estime toute particulière en laquelle je tiens ce jeune artiste. Si l'on se souvient de mes articles sur le *Capriccio espagnol*, sur la *Danse macabre*, etc., on ne peut douter combien je lui reconnais de qualités. J'aurais aimé les caractériser ici, et, profitant de l'occasion, affirmer à quel point la nouvelle génération d'instrumentistes, à laquelle appartient M. Séchiari, l'emporte, à mon sens, par la beauté des sons et surtout par l'intelligence, sur la plupart de leurs maîtres. — Il va sans dire que je fais exception pour des artistes comme Ysaye.

Assurément la mentalité des jeunes virtuoses se développe beaucoup moins dans la voie d'une technique exclusive, et M. Séchiari, de même que beaucoup de musiciens de son âge, n'étant pas, — je ne le connais pas personnellement, mais je le jurerai, — uniquement curieux de son propre succès, sait apporter les préoccupations d'un esprit sagace dans tout ce qu'il exécute, et donner à chaque pièce qu'il joue

un caractère individuel... On n'en pourrait pas dire autant de tous les talents consacrés, et je pourrais citer un gros bonnet du violonisme que j'entendis naguère tenir le premier rôle dans un quatuor de Borodine avec une merveilleuse inintelligence de ce qu'il interprétait. On ne pouvait pas posséder une technique meilleure que la sienne, on ne pouvait pas se montrer plus ignorant de l'âme slave.

C'est précisément le développement plus large de l'intellectuel qui donne leur saveur aux nouveaux venus, et force est même de leur reconnaître une exqu Coasté de sons à laquelle leurs aînés n'atteignirent point. Malheureusement, dans le concert qu'il donna le 17 de ce mois à la salle Erard, M. Séchiari n'ayant joué que de la musique, de chambre, — j'eusse préféré, à vrai dire l'entendre comme soliste, — je n'ai pas d'exemple récent à fournir à l'appui des félicitations que je suis heureux de lui adresser.

Il nous a d'ailleurs fait applaudir des œuvres intéressantes ; un des derniers quatuors de Beethoven, un quatuor de Schumann et le second quatuor pour piano et cordes de M. Gabriel Fauré. Le compositeur assis lui-même au clavier, contribua par sa présence au succès de cette œuvre, dont je goûte surtout le finale, à la Saint-Saens, avec son rythme énergique de valse lente, dont l'auteur de *Sansou* eût fait un vigoureux air de ballet exotique.

A cette même séance, Mme Mannheim, également accompagnée par M. Fauré, interpréta, comme il convient, quelques-unes de ses mélodies gracieusement neurasthéniques avec aussi peu de naturel que possible et beaucoup de succès. Ces deux termes sont hélas ! devenus presque synonymes. Pourtant ne voyez-vous pas qu'une tendance de réaction vers la simplicité s'esquisse déjà, et chez les compositeurs et chez leurs interprètes.

Puissions-nous ne pas nous tromper en espérant qu'il aboutira bientôt !

EGLISE SAINT-EUSTACHE

Requiem DE BERLIOZ.

La Société des Grands Oratorios donnait, le 15 février, à neuf heures du soir, en l'église Saint-Eustache, le *Requiem* d'Hector Berlioz. L'œuvre est trop longue et trop connue pour que j'en donne même une brève analyse ; elle est trop importante, trop célèbre et trop rarement jouée pour que je puisse passer sous silence l'exécution à grand orchestre. — ou plutôt à grands orchestres, — de cette grande messe des morts, que nous entendimes jeudi, sous la direction de M. Eugène d'Harcourt, dans la grande église parisienne.

Comme dans toute messe des morts, Berlioz, quand il écrivit son *Requiem*, dut s'attacher à la peinture de deux ordres de sen-

timents très divers, l'effroi de la mort et du jugement dernier, la confiance en la miséricorde divine. Quoique l'expression de celle-ci ne constitue pas la partie la plus fameuse de l'ouvrage, elle en est la meilleure, à mon sens, et, dans une partition conçue non sans une sorte d'exaltation furieuse par l'aigle du romantisme musical français, il est étrange que ce soit peut-être la note d'humilité chrétienne et d'implorante sérénité qu'il ait le plus heureusement touchée. Quant à la frayeur de l'homme devant ses fins dernières, il tenta d'en faire une fresque terrifiante, par l'emploi de moyens extraordinaires et démesurés, (quatre orchestres de cuivres, disséminés dans l'église, s'ajoutant au grand orchestre, et vingt-quatre timbales en accord !) Or il me semble qu'il n'en réalisa qu'une évocation *bruyante*. Cela rugit comme le torrent, cela grande comme l'orage ; colossale erreur d'un vaste esprit ! car la moindre tempête sur l'océan, le moindre coup de tonnerre nous impressionne bien davantage, et la musique doit, de toute évidence, consister plutôt dans la recherche ingénue de justes accents, que dans la lutte inégale avec les phénomènes météorologiques.

Il y aurait une étude intéressante à faire sur la vanité de l'énorme en art. Mais, pour me borner, je rappellerai seulement l'effet bien autrement saisissant que produit, dans l'*Alceste* de Gluck, au moment où va mourir la reine, la simple et brusque apparition, dans un chœur, d'un sol bémol à l'unisson, après une très longue tenue sur l'accord de si bémol majeur, et je citerai l'exemple plus récent de M. Alfred Bruneau qui sut, dans le *Tuba mirum* de son *Requiem*, nous glacer d'effroi simplement en confiant le thème du *Dies iræ* liturgique à deux trompettes éloignées l'une de l'autre et lançant, chacune à tour de rôle, une note unique et funèbre.

D'ailleurs, pour exprimer l'horreur de la mort, le colossal se trouve doublement déplacé. Ce qui nous semble affreux dans le geste fatal, c'est sa mesquinerie même, humiliant en nous tous nos instincts de convoitise et de superbe. La mort éblouante du soldat sur le champ de bataille, la mort de Brunnhilde se jetant dans les flammes, n'ont rien de révoltant, et le jugement dernier lui-même, se passant en grande pompe, n'affecterait plus cette laideur inquiétante qui nous répuge dans le touché rampeant de l'étrangeur. Beaucoup de fanfares dans la vallée de Josaphat et l'on se croira sans peine à la revue de Longchamp ! Tout le moyen âge gothique, et la Basse-Bretagne de la Renaissance, qui vécurent dans un perpétuel tremblement, à la seule pensée de la tombe, ne s'y tromperont point. On sculpta de petits squelettes, on peignit de petites charognes pour inspirer la crainte salutaire du trépas, et les sanctuaires du Léon armoricain, temples de mort, si jamais il en fut, ne dépassent point la taille de petites chapelles. Le *Dies iræ* de Berlioz pas un instant ne nous fait songer à la hideur du charnier ; il nous rappelle seulement le pompeux catalan que l'incorpore « portant jusqu'au ciel le magnifique témoignage de notre néant. »

Seul le passage de l'*Hostias* et *preces*, où les trombones, dans le grave se conjugent sans parties intermédiaires, avec les flûtes à l'aigu, provoque en nous un malaise de circonstance, et, quand on y réfléchit, n'est-ce point précisément par un procédé caricatural que Berlioz émeut ainsi nos sens, comme le

fait la pénible vision de la déesse redoutable, mais ricanante ?...

L'exécution ne pouvait être que bonne. Une fois acquiescée la double et inexcusable indécence artistique et religieuse que constituent de telles parades, il est évident qu'un immense orchestre et qu'un immense vaisseau absorbent et fondent les défaillances des interprètes, et ceux que conduisit avec tant d'ostensible bonne volonté M. d'Harcourt, m'ont paru bien stylés.....

Il faudrait, tout-de-même, la plume d'un Huysmans pour stigmatiser comme elles le méritent ces manifestations-là ; surtout quand elles finissent par le *Judeu* de Gounod. Et lorsqu'on vient d'entendre ce fragment de religiosité érotique et qu'on lit sur le programme, vendu dans le temple, les phrases d'admiration consacrées à cette chose innommable par un érudit de talent, comme M. Malherbe, et par un maître, comme M. Saint-Saëns, on se demande si l'on rêve, on si toute sincérité s'est envolée du cœur des musiciens.

JEAN D'UDINE

IMPRESSIONS THÉÂTRALES

M. DE BERGERAC CHEZ LES HUMBLÉS

Pour Edmond Rostand.

... Samedi soir, rue de la Gaité... Les becs de gaz dusés de brume éclairent sourdement le flot populaire qui se presse, se heurte, s'interpelle sans mauvaise humeur, piétine les trottoirs boueux, les pavés gras où glissent les souliers à clous, hume avec une certaine volupté cette atmosphère moite rehaussée des senteurs alcooliques de l'estaminet et des graisses rancées de pommes de terre frites ; tout ce grouillement humain s'achemine vers le théâtre Montparnasse où l'on joue *Cyrano de Bergerac* —, mise en scène conforme à celle que nous donna jadis la glorieuse Porte St-Martin —, affirme l'affiche.

C'est le fanbourg dans son rude et pittoresque réalisme ; sous le globe éclatant du légendaire Bobino, qui fait vis à vis au théâtre de quartier, défient tout à tour les ouvriers en blouse, leurs femmes l'enfant au bras, toutes n'ayant pas le privilège de connaître la voisine consentante à veiller le « petit » ; puis, le souteneur cynique et sa compagne, en cheveux, cigarette aux lèvres, en un mot la fleur morbide des barrières dans ses plus outrés rapprochements. Je prends rang parmi l'interminable queue à côté d'une bonne vieille que ses enfants entraînent de vive force au spectacle, et après une demi-heure de bousculade je puis gagner ma stalle de bois contre les quinze sous versés à la grosse dame du contrôle. Le théâtre est assailli. Plongées dans la pénombre, les galeries offrent l'aspect de trois brochettes cintrées, brochettes humaines venues s'exposer d'elles mêmes au feu

de l'action dramatique, impatientes de se livrer à la flamme purifiante de la poésie... Cette attente est noble et je plains les sceptiques — qui se refuseraient à admettre l'émotion qu'elle procure. Les louches promiscuités s'évanouissent dans la fièvre contemplative du Beau, le peuple noble et le peuple tombé s'unissent devant l'art, les misères qui élèvent s'associent à celles qui dégradent pour oublier les noires detresses, les labeurs cruels, les morsures du froid dans la mansarde, le vice même, qui donne le pain... .

Dans la crainte de perdre une bonne place, tous ces braves gens ont volontairement omis de souper, maintenant qu'ils sont assis, l'estomac réclame ses droits : sur les pantalons de velours s'étalent les mouchoirs à carreaux ; les saucissons circulent, on boit, on rit, on mange et l'on chante. Les jeunes mères allaitent les nouveaux-nés... Cela sent l'ail, l'orange, la pomnade à la vanille, mais cela sent surtout le désir frénétique du réconfort idéal, et cela sent bon... .

...Pan !... Pan !... Pan !... .

La rampe s'illumine... Le silence se fait subit, religieux... La toile se lève, sur la salle de l'Hôtel de Bourgogne : cavaliers, bourgeois, bretteurs, tire-laine, entrent sans trop grande maladresse ; Montfleury commencent son débit emphatique et Cyrano surgit, le nez terrible, invectivant l'acteur de parade :

"..... Gros homme si tu joues

Je vais être obligé de le fesser les jours !.."

Puis c'est successivement "la *Rôtisserie des Poètes*", le "Baiser de Roxane", les "Cadets de Gascogne" et enfin la "Gazette de Cyrano"... Jamais enthousiasme ne fut plus grand, plus sincère et jamais œuvre ne fut mieux comprise que par cette foule simple qui ne perdit pas un mot, souligna les bons, approuva d'instincts délicatesses sentimentales du troisième acte, exalta dès le début le courage de M. de Bergerac, la bonhomie touchante de Ragueneau, poète-rôtisseur.

N'est ce pas le plus sûr des suffrages, et en sincérité, ne le trouvez vous pas préférable à beaucoup d'autres dont vous fûtes comblé, Rostand?... Pour ma part mon bonheur n'eut pas de bornes et mon étonnement fut immense quand, de mes propres yeux, je vis ce bon peuple que si souvent l'on raille en lui offrant de mauvais salms soi-disant conçus pour son naïf intellect, goûter comme il convient votre admirable poème théroïque, car ce bon peuple qui est tout parce qu'il sait être lui et ignore non seulement le sens mais aussi l'orthographe du mot « snobisme », — ignorance qui est une science au temps où nous vivons — prenait une éclatante revanche en vous applaudissant à tout rompre. Il vous applaudissait comme il applaudira toujours l'impérissable, comme il applaudit Molière aux matinées à prix réduits ; il vous fit grand honneur en cela et j'imagine aisément la fertilité légitime que cette inoubliable soirée vous eût causée

si, blotti au fond de la crasseuse avant-scène, vous eussiez consenti à honorer la misérable salle de votre présence.

A part M. Hirsch qui fut digne de Coquelin dans le rôle écrasant de Cyrano, tous ou presque, furent franchement mauvais, jamais grotesques cependant ; la mise en scène n'égalait nullement celle de la Porte St-Martin, ai-je besoin de vous le dire ; toutefois cette pénurie d'interprètes et d'accessoires prouva d'autant mieux que votre œuvre était grande d'elle-même et que l'admirable panache de Cyrano n'était pas planté sur son front, mais dans son âme, digne fille de la vôtre. Le gigantesque nez de votre héros ne fit pas rire ; cette sinistre protubérance fit mieux, elle apitoia, comme vous l'avez si délicatement voulu. Ce fait est caractéristique parce qu'il démontre que les humbles — qui ne sont pas des pauvres d'esprit, — savent sourire quand il le faut, mais pleurer de même. Non, l'ouvrier ne s'est pas permis le plus léger rictus là où le petit bourgeois se serait bécoté (tordu) ; le premier comprit d'instinct ce que le second ne saisira jamais dans sa préoccupation d'avoir l'air de comprendre.

En revanche j'ai cru constater que le peuple appréciait le sentiment avant le trait d'esprit.

A-t-il tort, en réalité ? Je ne le crois pas. C'est chose charmante que d'être spirituel, c'est chose sublime que d'être bon. On se fatigue de la finesse, mais on ne se lasse pas des exemples du sacrifice, du dévouement extrême, du courage dans l'abnégation parce que les bases de la sociologie sont fondées sur ces éternels principes autant inconnus des grands qu'ils sont fréquents chez les humbles.

Le peuple est excellent juge, parce qu'il juge sans parti-pris. Il vous acclame *chez lui* ; c'en est une preuve et je suis fier de me faire le très humble interprète de son délirant enthousiasme qui, je le sais, Rostand, vous ira droit au cœur...

EUGÈNE BERTEAUX.

Nocturne

Pour l'âme aimée.

... Te souviens-tu d'un soir paisible et bienheureux
Où tu me révélais la douceur d'être deux ?
Les rayons opaques de la lune nimbant
Ton visage adoré. Nos âmes s'écoutaient.
Nous ne soufflions mot, envivés du silence
Qui rapproche les cœurs... A nos pieds, en cadence,
Les vagues se mouraient... — * Terme de leur voyage

Désais-tu, tristement : un jour, assis lura
Où le flot qui nous porte, ait se briser...
Moi, je te répondis : — Ne pleure pas, amie,

La vague qui se meurt, meurt avec érythmie :
Après avoir brisé l'impitoyable roc
Du farouche Destin, fustige dans son choc,
L'onde qui la forma retourne au sein des vagues,
Folle, reprend sa course et baigne d'autres mondes...
Deux à deux renatrent les vagues de nos âmes :
Te l'aimé pour toujours, —

Puis, nous nous embrassâmes... .